

## La littérature et l'actualité

Michel Biron

Numéro 86, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2021). Compte rendu de [La littérature et l'actualité]. *L'Inconvénient*, (86), 69–72.

# La littérature et l'actualité

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

Trois livres parus récemment au Québec illustrent trois attitudes différentes de l'écrivain contemporain face à l'actualité. Le premier est un roman qui a connu un certain succès médiatique : *Haute démolition* de Jean-Philippe Baril Guérard. Il se déroule entièrement dans le monde des humoristes québécois, dont il propose un reflet à la fois cynique et réaliste. On reconnaît les lieux, les galas, quelques vedettes locales et surtout les mœurs « toxiques » qui ont cours dans ce milieu culturel. La langue des personnages est un feu roulant de gags et de pointes, de mots au deuxième degré, souvent en anglais (*relatable, puker, punchout, callback, after-glow*), une sorte de jocal branché qui permet à chacun de faire rire et d'être dans le coup.

*Haute démolition* est précédé d'un avertissement au lecteur : « Salut ! Je m'appelle Jean-Philippe, et j'ai écrit ce roman. Il est question de suicide dans l'histoire que je m'appête à vous raconter. J'ai essayé d'aborder la question de manière responsable, mais c'est possible que la lecture du livre soit difficile pour certaines personnes. » Suivent un numéro de téléphone et l'adresse d'un site Web destinés à prévenir le suicide. Voici donc un écrivain « responsable », qui comprend le

poids des mots et qui a à cœur notre santé mentale. Cet avertissement bienveillant peut aussi se lire comme une astuce narrative, colorant tout le récit et informant le lecteur qu'au moins un des personnages risque d'attenter à ses jours. Le titre déjà annonce le programme, mais c'est toute la structure de la narration qui joue sur cette prévisibilité de la vie : le roman est écrit au *tu* et au futur proche, comme si la narratrice, Laurie, qui aurait pu s'appeler Cassandra, annonçait au personnage principal ce qui l'attend. D'où la question de ce dernier : « Faque il va arriver quoi, si tu mens pas ? »

Ce héros s'appelle Raphaël, mais il n'a rien d'un ange. Au départ, il fait un peu pitié, hanté par les humiliations subies au cours de son adolescence à cause de son physique ingrat. Au sortir de l'École de l'humour, il est jaloux de son ami Sam, à qui tout semble réussir. Mais Raph s'accroche et fait bientôt partie de la relève des humoristes. Sa rencontre avec l'oracle Laurie sera décisive. Il sait qu'elle est trop belle pour lui, trop intelligente aussi (elle est bachelière en littérature !). Pendant deux ans, elle semble pourtant sincèrement amoureuse de lui, et lui écrit les textes grâce auxquels il aura son premier



spectacle solo. Puis elle va le quitter, sans raison, et il va rapidement sombrer, consommant plus qu'avant toutes sortes de substances, au point où son médecin lui suggère d'aller en cure de désintoxication, en vain (« Je suis humoriste, madame. Ça fait partie de la job »). Le soir de sa première, il menace de se « *gunner* », mais il monte tout de même sur scène et ce sera le triomphe, comme le prouveront les trois Olivier récoltés lors du gala annuel des humoristes. Mais plus il s'élève, plus le personnage révèle son ignominie. L'argent et le succès aidant, Raph devient franchement baveux, misogyne, méprisant – ce qui ne l'empêche pas d'être adulé par ses fans. Le milieu lui pardonne ses frasques, le public boit ses blagues. Arrive alors le tremblement de terre des dénonciations, qui emportent son ami Sam, mais dont il sort lui-même blanc comme neige.

C'est un roman miroir, rodé comme un numéro de *stand-up* avec des blagues parfaitement testées et calibrées, rédigées dans le style le plus coulant. On rit jaune toutefois, non pas tant à cause du thème du suicide, qui n'est finalement qu'un horizon lointain, mais parce que tout y est froid et calculé : l'amitié, l'amour, le sexe. Le personnage de Laurie incarne plus que tout autre cette vision terrifiante de ceux qui savent d'avance comment l'histoire va finir. Mais les autres personnages habitent également un monde sinistre, fermé sur lui-même, un monde toujours en représentation et dans lequel le public est comme une collectivité uniforme, mue par le seul désir d'oublier les tourments de la vie. Sous couvert de bienveillance, *Haute démolition* donne le cafard.

À l'inverse, le *Petit traité sur le racisme* de Dany Laferrière aborde un sujet grave, mais sans le moindre cynisme. Au départ, un fait d'actualité bien connu : les images insupportables de George Floyd étouffé par le genou d'un policier blanc pendant neuf minutes vingt-neuf secondes. Le crime étalé au grand jour sera puni par le système de justice américain, mais comment se réjouir d'un tel verdict ? « Je me demande combien ce geste d'humanité / va coûter aux Noirs ? / Et

combien de temps cela prendra / pour trouver un policier assez bête / pour le faire devant la caméra / pendant près de dix minutes ? »

Dany Laferrière n'est pas ce qu'on appelle un écrivain engagé, militant. Il lui est arrivé d'afficher clairement ses positions, par exemple en 2008 quand Victor-Lévy Beaulieu – celui-là même à qui il rendra visite au début de *L'énigme du retour* (2009) – avait traité la gouverneure générale Michaëlle Jean de « reine-nègre », mais il se méfie des identités figées, des étiquettes sociales. La littérature et l'actualité ne font pas bon ménage chez lui. Même quand il réagit à chaud à un événement comme le tremblement de terre à Haïti (*Tout bouge autour de moi*, 2010), il rappelle dès le départ qu'il était à Port-au-Prince pour un festival littéraire et se réjouissait que, pour une fois, la littérature eût le dessus dans ce pays « à fort tempérament politique ». Son *Petit traité sur le racisme* relève de la même urgence d'écrire, mais aussi de la même prudence à l'égard du politique. On cherche en vain dans son livre des phrases percutantes et accusatrices. L'ouvrage se lit au contraire comme un anti-pamphlet : « Ne pas tomber dans le piège d'accuser / tout le monde et son contraire. / Bien cibler l'ennemi. »

Pourtant, on n'oublie jamais que « c'est d'une guerre qu'il s'agit ». Malgré un style sans éclat, malgré des phrases qui ont l'air parfois d'une déconcertante banalité, presque tirées de Wikipédia, une étrange douceur s'installe. Le romancier réputé pour sa vivacité et son éloquence s'efface devant les figures qu'il admire et auxquelles il rend de brefs éloges en résumant, dans de sobres vignettes, leur combat contre le racisme. Ce sont presque exclusivement des figures américaines : Harriet Tubman, la passeuse d'esclaves fuyant le Sud ; son ami Frederick Douglass, auteur de *Mémoires d'un esclave* ; Harriet Beecher Stowe et son célèbre roman *La case de l'oncle Tom*, répudié par James Baldwin ; Ralph Ellison, auteur de *Invisible Man*, paru en 1953, l'année de naissance de Dany Laferrière ; Langston Hughes, « le plus élégant des poètes américains » ; l'écrivaine militante Maya Angelou ;



Toni Morrison, nobélisée ; le rappeur Tupac Shakur, mort assassiné ; la chanteuse Bessie Smith, « la femme au cœur lynché ». En marge des grandes figures politiques comme Martin Luther King ou Malcom X, les femmes occupent une place de prédilection dans le panthéon personnel de l'auteur : « Toni, Maya, Billie, Nina, allez, les filles, le monde est à vous. » Le combat contre le racisme est aussi le combat contre la misogynie : « Quand une femme dit NON / vous devez arrêter / quand un Noir dit / "j'étouffe" / vous devez arrêter aussi. »

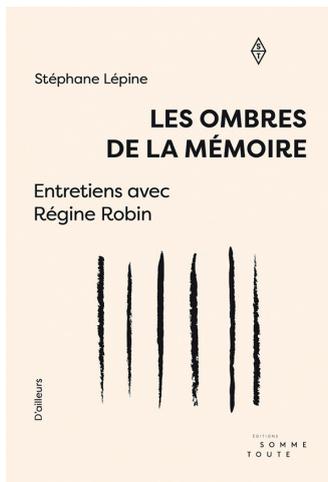
Le traité est un genre didactique et s'apparente à la littérature morale. Il vise à instruire le lecteur, parfois à l'édifier. Le *Petit traité sur le racisme* de Laferrière n'échappe pas à cette visée vertueuse, mais le racisme dont il parle n'est ni un concept ni même un mot dont il faudrait débattre : « Ce n'est pas le mot qu'il faut traquer / Car il y a des gens qui savent / comment faire pour dire le contraire / de ce qu'ils pensent. » Seule l'intéresse la souffrance des êtres, en particulier des artistes, des musiciens et plus encore des écrivains, qui forment sa véritable famille et définissent « l'esprit du livre ». Rien ne permet autant que le livre de « mettre de la chair et de la douleur dans cette tragédie qu'est le racisme », de « renverser les puissances ». Ce *Petit traité sur le racisme* est en même temps un hommage à la littérature et un livre de circonstance, sans autre prétention que de nommer et de présenter très brièvement des êtres pour lesquels Dany Laferrière éprouve une profonde reconnaissance. Ce n'est pas un grand livre, mais son auteur ne prétend pas non plus que c'en est un. Sa véritable morale tient en une formule à la fois modeste et ambitieuse : « Écrire sans cesse, mais des livres. »

Le troisième ouvrage, lui, n'a rien à voir à première vue avec l'actualité, tout tourné qu'il est vers la grande littérature et l'Histoire telle qu'elle s'est vécue au 20<sup>e</sup> siècle, de Proust à Philip Roth, depuis la Shoah jusqu'à la chute du mur de Berlin en passant par les grands combats de la gauche. Il s'agit d'entretiens de Stéphane Lépine avec Régine Robin, décédée le 3 février 2021, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Régine

Robin n'est guère connue du grand public, malgré son roman *La Québécoise*, paru en 1983, qui a participé directement à l'essor des écritures migrantes au Québec. C'était une intellectuelle de haut vol, comme on en rencontre rarement : historienne de formation, sociologue de métier (elle a fait carrière au Département de sociologie de l'UQAM), écrivaine de passion, elle a exercé un ascendant considérable sur ceux qui l'ont côtoyée.

« Régine Robin était ma contemporaine capitale, écrit Stéphane Lépine. Elle était avant tout pour moi une non-alignée (pour moi qui ne me reconnais qu'en ces intellectuels, artistes et écrivains qui toujours sont "à côté", irréductibles à aucune discipline). » Elle aura vécu plus de trente-cinq ans au Québec, sans jamais parvenir à s'y sentir vraiment chez elle. Dans un essai volontairement polémique paru en 2011, *Nous autres, les autres*, elle avait tenté de s'expliquer, d'engager le débat avec les intellectuels québécois. En vain. Le silence a suivi. Elle confie à Stéphane Lépine : « Mon livre fut d'abord déprécié, puis complètement ignoré. C'est comme si je n'existais pas, comme si tout ce que j'avais à dire était à l'avance invalidé. J'en fus blessée mais pas étonnée. » Elle a cru pendant longtemps qu'elle parviendrait à trouver sa place, son « nous », notamment autour de la revue trilingue et transculturelle *Vice versa*, dans les années 1980 et 1990. Elle s'est sentie comme chez elle parmi ces intellectuels tournés vers le postnationalisme et le postmodernisme. Puis les choses se sont gâtées, le second référendum a remis la question nationale au premier plan, la chaîne culturelle de Radio-Canada, où travaillait Stéphane Lépine, a été liquidée, et Régine Robin s'est sentie de plus en plus exclue du débat intellectuel.

Il y a ainsi un grand mystère chez cette Montréalaise d'adoption qui a longtemps continué d'acheter *L'Officiel des spectacles* pour ne rien rater de l'actualité parisienne, même à distance. Elle a énormément écrit sur le Québec, cherchant de toutes les façons possibles à le comprendre, à l'aimer même, peut-être aussi à être aimée des Québécois – ou, du moins, à sentir



qu'on la reconnaissait à sa juste valeur. Pourtant, la greffe n'a jamais vraiment pris. « On ne devient pas québécois », écrivait-elle de façon provocante et non sans amertume dans *La Québécoise*. Près de quarante ans plus tard, elle confirme son verdict dans ce livre préparé par Stéphane Lépine, qui se décrit lui-même comme un quasi-exilé, ayant failli quitter définitivement le Québec pour s'installer à demeure en Allemagne, mais on n'y trouve aucun règlement de compte. La véritable patrie de Régine Robin n'est ni Montréal, ni Berlin, ni Paris : c'est à sa passion des mots et de la littérature qu'elle reste fidèle, parmi des écrivains qui vivent, eux aussi, « à côté de la plaque », selon le titre qu'elle avait proposé à la blague pour coiffer ces entretiens.

*Les ombres de la mémoire* contient des réflexions de Régine Robin sur ses sujets et ses auteurs de prédilection : le deuil de l'origine (elle est née en 1939 à Paris de parents juifs polonais : « c'était une très mauvaise idée de naître en 1939 quand on était juif »), la dissociation entre langue et identité, le socialisme, l'exil, les liens entre mémoire et histoire, l'Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, le cinéma d'avant-garde, Kafka, Perec, Doubrovsky, Modiano, etc. Le lecteur habitué à ses textes n'y apprendra peut-être rien de neuf, mais cet ultime ouvrage, auquel elle a travaillé jusqu'à ce que la maladie l'en empêche, constitue une excellente introduction à sa pensée, relancée habilement par Stéphane Lépine. Il n'y a guère de différence de style ou de ton entre ces soi-disant entretiens et ses autres livres. Stéphane Lépine n'indique pas comment les échanges ont eu lieu, mais ses longues questions, émaillées de citations, et les réponses très développées de Régine Robin donnent le sentiment que tout s'est fait par écrit.

D'où une certaine distance mêlée d'érudition dans ces entretiens, qui semblent provenir d'un autre siècle, celui de la culture écrite, et de la littérature au premier chef, qui demeure le centre de gravité de toute l'œuvre de Régine Robin. Il est difficile d'imaginer plus grand écart que celui séparant cette œuvre nourrie à même

les grandes tragédies de l'histoire du 20<sup>e</sup> siècle et la légèreté ironique d'un livre comme celui de Jean-Philippe Baril Guérard. Ces deux ouvrages appartiennent à des mondes qui ne communiquent pas, celui de l'actualité la plus éphémère et celui d'une culture livresque devenue inactuelle. Des écrivains médiatiques comme Dany Laferrière tentent de concilier à leur manière les deux pôles de l'actuel et de l'inactuel, mais Régine Robin est d'une autre lignée, celle qui ne fait aucune concession aux langages du jour. Il se peut qu'elle ne soit guère entendue, mais il faut savoir gré à Stéphane Lépine de faire résonner sa voix si assurée, de publier aujourd'hui ce livre qui se lit comme un hommage posthume non seulement à son amie admirée, mais au monde déjà ancien de la littérature la plus haute, qui permet de s'élever au-dessus de l'actualité pour mieux s'orienter dans la jungle des discours convenus.

**HAUTE DÉMOLITION**  
Jean-Philippe Baril Guérard  
*Ta Mère*, 2021, 360 p.

**PETIT TRAITÉ SUR LE RACISME**  
Dany Laferrière  
*Boréal*, 2021, 222 p.

**LES OMBRES DE LA MÉMOIRE.**  
**ENTRETIENS AVEC RÉGINE ROBIN**  
Stéphane Lépine  
*Somme toute*, 2021, 223 p.